

Sans elle

DU MÊME AUTEUR :

Combien de temps, récit autobiographique, 2011

Fidèle au poste, roman, 2015, Michel Lafon 2016

Au nom de quoi, roman, 2016

Quand on n'a que l'humour..., roman, 2017, Michel Lafon

Copyright 2017 Amélie ANTOINE

Photo de couverture @shironosov

Modifications ©Matthieu BIASOTTO et Laurent BAKOWSKI

ISBN : 979-10-227-6435-3

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle
réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Amélie ANTOINE

Sans elle

ROMAN

À Mathieu

« L'absence n'est-elle pas, pour qui aime, la plus certaine, la plus efficace, la plus vivace, la plus indestructible, la plus fidèle des présences ? »

Marcel PROUST, *Les plaisirs et les jours*

« Quel est le mot utilisé quand on perd sa sœur ? Il n'en existe pas, on ne dit rien. Le dictionnaire est parfois pudique. Comme lui-même effrayé par la douleur. »

David FOENKINOS, *Charlotte*

Elle est étendue, un bras sur le ventre, ses yeux azur écarquillés, encore étonnés. La couronne de ses cheveux couleur de blé encadre son visage d'ange paisible. Une mèche s'égare sur ses lèvres entrouvertes. Des milliers de diamants scintillent autour d'elle, ce pourrait être joli. Sa peau diaphane resplendit dans la lumière. Elle est si belle.

Elle sombre. Elle dort si profondément que rien ne l'éveille, ni le ronronnement des voitures au loin, ni les hurlements stridents de sirènes qui viennent peut-être pour elle. L'endroit où elle se trouve la protège.

La voilà qui a froid, il faudrait la couvrir. Mais le gel qui s'installe n'entame pas sa sérénité. Toute à ses songes, elle pâlit peu à peu, sous le sang qui dessine ses torrents. Des serpents rubis louvoient dans sa chevelure d'or et s'élargissent en une rivière pourpre.

BASCULER

— Dépêche-toi ! Le feu d'artifice va commencer sans nous, Jessica, ils ne vont pas t'attendre, tu sais...

Patricia marche d'un pas pressé, même si ses espadrilles à talons ne sont pas des plus confortables. Sans un regard en arrière, elle tire sa fille par la main, forçant la petite à trotter plus vite que ses pieds ne le voudraient.

— Tu vois, si tu n'avais pas fait un cinéma pour mettre tes baskets, on n'aurait pas eu à courir pour arriver à l'heure...

La mère peste sans prêter attention aux pleurnicheries de sa fille. Ce serait quand même un comble d'être en retard après avoir passé la soirée devant la petite télévision du salon, à entendre Jessica demander toutes les dix minutes : « C'est maintenant qu'on y va ? », et Thierry lui répondre avec une douceur imperturbable : « Pas encore, ma cacahuète, pas encore mais bientôt ! ». Sans compter Coline, qui a essayé de l'amadouer jusqu'à l'heure du départ : « S'il te plaît maman, est-ce que je peux venir au feu d'artifice avec vous, s'il te plaît, ma petite maman... » Patricia a fait la sourde oreille. Même à six ans, une punition est une punition, hors de question de revenir dessus.

Au moment de partir, Jessica s'est empressée d'enfiler les sandales en cuir rose qu'elle adore. Mais impossible de parcourir avec ça le kilomètre et demi qui les sépare de l'étang du Pont-Rouge, où est chaque année tiré le feu du 14

juillet. Il a fallu, comme d'habitude, argumenter, négocier, supplier, exiger, menacer, puis tempêter avant que la gamine finisse par céder et remplace les spartiates rigides par sa paire de baskets blanches. Coline, sa jumelle, a contemplé la scène sans mot dire, assise dans l'escalier, les genoux sous le menton et les yeux chargés de ressentiment et de déception tue.

Patricia a tiré Jessica dehors, dans la nuit désormais opaque, et claqué la porte derrière elle sans un regard, sans un geste tendre pour son autre fille, il faut se dépêcher, vite, vite, on a déjà perdu assez de temps avec le caprice de Jessica.

Lorsqu'elles arrivent, au bout de vingt minutes de marche rapide, à la grande allée qui longe la base de loisirs, il y a foule, à croire que les trois mille et quelques habitants du Quesnoy ont tous décidé de se retrouver là ce soir.

— Ça va être compliqué d'aller tout devant, maugrée la mère.

— Mais si on reste ici, je ne vais rien voir ! s'exclame Jessica d'un ton inquiet.

Du haut de ses cent douze centimètres, la fillette ne voit que des hanches et des paires de fesses, impossible de même apercevoir un coin de ciel étoilé entre les arbres qui bordent l'étang. Patricia serre un peu plus fort la main de sa fille, il ne s'agirait pas de la perdre, et commence à se frayer un chemin parmi les silhouettes sombres, dans le brouhaha des rires et des conversations. Elle murmure « Pardon, pardon », tout en jouant des coudes pour avancer jusqu'à un endroit où Jessica pourra avoir une vue dégagée. La petite marche sur ses talons, se cramponne à la main maternelle et se laisse guider presque aveuglément, refoulant la sensation d'oppression qui

commence à l'étreindre au milieu de cette masse de gens compacte et tonitruante.

Enfin, après quelques minutes d'effort pour la mère et d'apnée visuelle pour la gamine, elles parviennent à quelques mètres de l'étendue d'eau noire et immobile. Il n'y a plus qu'à attendre que le spectacle débute. Patricia jette un coup d'œil à sa montre, il est 23h05 et la foule s'impatiente, elle sent derrière elle comme une vague de tension contenue.

— Ça alors ! Bonjour Jessica, comment vas-tu ?

Patricia se retourne pour découvrir Mme Langlois, l'institutrice de grande section des jumelles, qui s'est agenouillée pour saluer l'enfant.

— Tu en as de la chance, que ta maman t'amène au feu d'artifice ! Normalement, à ton âge, les petites filles dorment déjà dans leur lit, tu sais... Tu n'es pas fatiguée ?

Jessica fait non de la tête, fièrement. Ses grands yeux bleus brillent d'excitation et ses boucles blond pâle s'agitent autour de son petit menton.

— Où est Coline ? demande Mme Langlois en cherchant autour d'elle la sœur jumelle qui manque à l'appel.

Instinctivement, Jessica lance un regard embarrassé à sa mère, avant de se rembrunir et de marmonner tête baissée que sa sœur a été punie. L'institutrice se redresse en défroissant sa jupe de lin beige.

— Oh... Elle a dû faire une sacrée grosse bêtise pour être privée de feu d'artifice, lance-t-elle avec désinvolture, s'adressant probablement davantage à Patricia qu'à l'enfant qui s'empresse de reporter son attention sur l'étang.

— Oui, il faut parfois sévir, c'est comme ça, élude la mère, d'un ton qui résonne un peu trop sur la défensive.

Mme Langlois sent la gêne qui menace de s'installer, le silence froid qui rampe à leurs pieds, aussi s'empresse-t-elle de changer de sujet.

— Vous devez être contente, pour l'année prochaine ! L'équipe enseignante était d'accord pour scolariser les jumelles dans deux classes de CP. Elles pourront s'épanouir chacune de leur côté, et se construire une identité propre !

Patricia sourit, elle partage l'avis de la jeune femme aux cheveux châtain foncé, il est grand temps que les deux sœurs se décollent un peu l'une de l'autre. Qu'elles sortent de la bulle où personne ne peut pénétrer et se fassent des amies.

— Je crois que ce sera très positif pour Coline d'affirmer son caractère, ajoute l'institutrice d'un air bienveillant.

Patricia songe que, pour faire des bêtises, Coline est bien assez affirmée, mais elle se retient d'exprimer sa pensée. Jessica tire sur sa main avec impatience, ça fait déjà plusieurs fois que Patricia l'entend ronchonner des « Maman ! » d'un ton pressant. Face à Mme Langlois qui continue sur sa lancée, elle sent l'agacement monter.

— Ça suffit, Jessica ! Tu ne vois pas que je suis en pleine discussion, là ? Je t'ai expliqué cent fois que tu n'as pas à interrompre les adultes.

La fillette soupire ostensiblement, tente un « Oui, mais c'est parce que... », avant de croiser le regard furibond de sa mère qui déteste donner l'impression qu'elle manque d'autorité. À contrecœur, elle renonce à poursuivre. Elle s'est rendu compte que son bracelet à breloques en forme de coccinelles ne se trouve plus à son poignet, elle l'a probablement perdu en chemin sans s'en apercevoir. Elle sait d'avance ce que sa mère va répondre, de toute façon : « C'est bien fait pour toi, je t'avais dit qu'il était trop grand et que tu ne devais le porter qu'à la maison. » Jessica serre les dents,

chagrinée à l'idée d'avoir égaré son bracelet préféré, que son père lui a acheté il y a quelques jours à peine. Elle est d'autant plus ennuyée que Coline a le même et qu'il n'y pas de raison pour qu'elle puisse encore en profiter.

— Papa, j'arrive pas à dormir.

Surpris, Thierry lève les yeux de son journal. Devant lui se tient la fillette en pyjama, mal à l'aise. Il ne l'a pas entendue descendre.

— Il faut te coucher Coline, tu as vu l'heure ? Il est très tard, tu vas être fatiguée, demain, au centre aéré.

— Mais Jessica... elle aussi, elle va se coucher tard... plus tard que moi, même.

Le père souffle devant l'argument imparable de sa fille. Que répondre à cette enfant en pyjama qui baisse les yeux d'un air chafouin ?

— Tu veux une histoire ?

Ce n'est pas une question, c'est une constatation.

Le visage de Coline s'illumine.

— Oh oui ! Hansel et Gretel, s'il te plaît !

— Encore ?

La petite fille opine du chef avec enthousiasme.

— Bon, si c'est cette histoire que tu veux... Mais pas très longtemps d'accord ?

Il suit sa fille à l'étage jusqu'à la chambre violette. Là, il découvre un capharnaüm de figurines Playmobil, de petits meubles et de Barbies. La maison de poupées, d'ordinaire tenue dans un ordre impeccable – Patricia y veille — est un chaos de couleurs et de matières. Elle ressemble à ces

immeubles anciens éventrés par les bulldozers dont on ne voit plus qu'un vieux papier peint sur un coin de mur explosé.

Cette vision attriste Thierry. Il devrait être fâché, il le sait : la petite fille s'est levée sans permission et a retourné la chambre. Pourtant il ne peut s'empêcher d'éprouver de l'empathie pour l'enfant privée d'un feu d'artifice auquel elle se faisait une joie d'assister.

De son côté, Coline attend le sermon qui ne devrait pas manquer de tomber : gênée, elle guette la réaction de ce grand homme qu'est son père, les orteils recroquevillés dans la moquette gris perle, les doigts crispés, les lèvres entortillées dans une moue gênée.

— Je vais ranger, t'inquiète pas, finit-elle par promettre, désarçonnée devant l'absence de ruade.

Le père ne se fâchera pas, pas envie, pas de double peine pour la petite fille. Alors, pour la rassurer, il lui répond en se penchant vers un des jouets en plastique qui gît sur le sol :

— Je vais t'aider, va, on ira plus vite à deux.

Le visage de Coline s'éclaire d'un large sourire de gratitude. Son papa.

Tout est désormais à sa place, rien ne dépasse, la chambre est prête à accueillir les songes d'une nuit presque banale.

Père et fille sont allongés côte à côte : lui est mal installé, la tête légèrement surélevée et les bras accrochés à quelques centimètres au-dessus du lit pour tenir un livre un peu lourd ; elle, elle est emmitouflée dans sa couette, attentive aux détails d'un conte qu'elle connaît pourtant par cœur, bercée par la respiration tranquille de l'homme et sa voix profonde. Déjà, l'histoire s'achève, Hansel et Gretel ont eu raison de la sorcière, une fois encore elle est cuite, ratatinée au fond de son four, tandis que le frère et la sœur, les poches pleines de

richesses éclatantes, s'apprêtent à partager un bonheur tout neuf avec leurs parents retrouvés.

Quatre.

Quatre, comme eux.

Une île, un navire insubmersible. Quatre contre tous.

Quatre. Et ils vécurent heureux, jusqu'à la fin des temps.

Thierry embrasse sa fille sur son front.

— Allez, dodo maintenant.

Quatre. Mais, ça, c'était avant aujourd'hui. Avant que Jessica choisisse de dénoncer sa sœur. Avant que l'harmonie se brise et que tout s'écroule dans le petit cœur de Coline.

Patricia continue de discuter avec l'institutrice, et Jessica regarde autour d'elle, lassée de cette conversation de grands qui s'éternise et n'a aucun intérêt pour elle. Plusieurs groupes d'enfants courent au bord de l'eau, se faufilent entre les adultes qui font le pied de grue. Certains d'entre eux arborent autour de leur cou une sorte de collier luminescent, un tuyau vert et jaune fluo qui brille dans l'obscurité, laissant au fond de la pupille une traînée de lumière vive particulièrement attirante.

Il ne faut que quelques instants à Jessica pour repérer, à moins d'une quinzaine de mètres, un homme affublé d'un énorme haut-de-forme blanc, vêtu d'une chemise et d'un pantalon blancs dont la clarté tranche avec la pénombre environnante. Il est occupé à distribuer les fameux colliers fluorescents à des nuées de gamins qui se sont accumulés autour de lui comme des abeilles autour d'un pot de miel et qui tendent des bras implorants en piaillant d'excitation. Le cœur de la fillette bondit dans sa poitrine, elle tortille

vigoureusement sa main pour se libérer de la poigne maternelle ; avec un peu de chance, le monsieur acceptera de lui en donner deux pour qu'elle puisse en rapporter un à Coline, voilà qui apaiserait peut-être un peu son chagrin et sa rancune.

Patricia manque de vaciller à force d'être tirée par Jessica, elle interrompt sa conversation avec madame Langlois et dévisage sa fille en fronçant les sourcils, exaspérée d'avoir l'impression qu'un caniche hargneux refuse de lâcher le bas de son pantalon.

— Qu'est-ce qu'il y a, encore ? demande-t-elle en insistant avec agacement sur le « encore ».

— Je veux aller chercher un collier, là-bas, indique Jessica en désignant de l'index l'homme tout de blanc vêtu.

La mère reporte son regard sur le garçon aux cheveux longs attachés en queue basse, probablement payé par la mairie ou une quelconque entreprise du coin pour larguer ses colliers publicitaires aux spectateurs.

Jessica insiste pour dégager sa menotte et enfin pouvoir rejoindre les autres enfants, vite, si ça se trouve, le temps que j'arrive, il ne lui restera plus rien !

Patricia s'apprête à ouvrir la main pour libérer la petite lorsqu'elle remarque qu'un de ses lacets est défait.

— Attends une minute, Jessica, je vais renouer ton lacet, tu risques de tomber, sinon.

La fillette ronchonne, perd patience, je suis sûre que le monsieur n'aura plus aucun collier à distribuer si je ne me dépêche pas, et alors je serai la seule à ne pas avoir eu de cadeau !

Au-dessus d'elles, soudain, le ciel lourd se met à crisser et à crépiter, et les premières acclamations des badauds se font entendre, enthousiastes. Des étincelles orangées viennent

marbrer le ciel et retombent comme des dizaines de vers luisants au-dessus de l'étang. Jessica ne lève même pas la tête vers les étoiles multicolores qui éclatent, trop obnubilée par les colliers fluorescents qu'elle veut à tout prix aller chercher.

Thierry sort doucement de la pièce en ramenant la porte qu'il laisse entrouverte, comme toujours. Dans la maison, la soirée s'achève sur ce mince fil de lumière dont la trace dessine une ligne verticale sur le lit de la fillette.

Coline se niche au creux de ses draps, s'efforce de trouver la position la plus confortable. À force de se retourner, elle se retrouve face au lit de Jessica, vide. Vide comme jamais il ne l'a été. Et voilà la petite fille de six ans à l'épreuve de sa solitude, pour la première fois de son existence. Elle a beau fermer les yeux, compter jusqu'à trois, penser très fort « C'est pour de faux, c'est pour de faux », rien à faire, le lit est toujours impeccable et lui rappelle sans cesse la fête qui se vit sans elle, à quelques centaines de mètres de là.

Il y a le manque, viscéral, vertigineux. Et il y a la frustration de la punition qui la cloue au fond de son lit quand sa sœur, elle en est certaine, s'abreuve de couleurs chatoyantes et de paillettes éclatantes dans un spectacle grandiose. Coline, forcée de passer une soirée ordinaire alors que sa jumelle s'en donne à cœur joie.

La fillette réprime un sanglot, renifle, avale un trop-plein de salive. Les volets fermés et les murs de la maison n'étouffent pas les détonations des gerbes incandescentes et les pétards que les jeunes cons du quartier balancent sur les passants pour s'amuser. Dans la petite chambre, Coline

sursaute et se recroqueville au rythme des déflagrations. C'est une petite limace qui se déploie et se rétracte, les yeux grands ouverts sur le lit désespérément soigné de Jessica et sur la poupée de chiffon qui trône sur l'oreiller et semble se moquer d'elle.

Injuste, injuste cette punition. Disproportionnée, c'est seulement du parfum après tout, voilà ce que Thierry avait répondu à Patricia lorsque cette dernière lui avait exposé l'objet de la dispute survenue le matin même, alors qu'il était à la caserne. Quand Coline y repense, elle a encore plus envie de pleurer. Il y a quelque chose dans la scène qu'elle se rejoue sans cesse qui la contrarie et qui ne colle pas. Parce que oui, c'est vrai, la bouteille de parfum lui a échappé des mains, sauf que c'était à la demande de Jessica. Alors c'est bien de sa faute, c'est incontestable, mais ce n'est pas uniquement de la sienne.

À quelques heures du déjeuner, Patricia avait décidé de laisser ses filles s'égayer seules dans la baignoire : la famille partait en vacances samedi et Patricia voulait profiter de ce jour férié pour préparer les bagages. Il y avait des vêtements partout, la jeune femme s'affairait en tous sens et ne savait plus où donner de la tête, angoissée à l'idée d'oublier une paire de chaussons, un maillot de bain, une brosse à dents, le tube d'Apaisyl. Il faut dire que deux enfants d'un seul coup, ça donne du boulot. Patricia n'avait rien demandé, c'était tombé comme ça ; ces choses-là, on ne les choisissait pas, ça vous rendait heureux la plupart du temps mais c'était aussi sacrément épuisant, parce qu'il fallait tout gérer, en double, tout le temps. Enfin, elle ne se plaignait pas, non non, bien sûr, c'était un cadeau, deux petites filles identiques, mais voilà, elle se surprenait parfois à se demander ce qu'aurait été sa vie si

elle n'en avait eu qu'une, si elle aurait le temps de se maquiller un peu plus, de faire les magasins plus souvent, de sortir davantage avec son pompier de mari. En attendant, elle s'activait, les valises ne se feront pas toutes seules.

Ce matin, les jumelles trempaient dans un bain tiède, leurs gesticulations transformant allègrement la salle de bain en piscine olympique. Finissant par s'ennuyer, Jessica avait suggéré de verser dans l'eau un peu de gel douche. Puis un peu de shampoing, puis un peu de sel de bain et trois de ces boules translucides multicolores que leur mère conservait dans un bocal. Et quatre. Et cinq. Et sept, vu qu'on n'avait pas encore mis de rouge. Les filles regardaient avec bonheur l'eau se changer en une mélasse de mousse huileuse.

— Et si on mettait un peu du parfum de maman ? avait tout à coup proposé Jessica en désignant la précieuse bouteille de Chanel n°5 à laquelle Patricia, peu habituée à ces cadeaux hors de prix, tenait énormément.

— Maman veut pas qu'on y touche, on va se faire gronder.

— On lui dira pas, allez...

Coline avait esquissé une moue dubitative.

— Mmh, avait-elle fini par lâcher.

— Tu l'attrapes ?

— Pourquoi moi ?

— Bah parce que c'est toi la plus près de l'étagère, avait rétorqué Jessica du ton de l'évidence.

Convaincue, Coline s'était extirpée de la baignoire, le corps ruisselant d'eau et d'oléolat, et avait tendu son bras vers le flacon. Les petits doigts avaient agrippé la paroi de verre et s'étaient refermés sur la lourde bouteille. Qui avait glissé de la paume poisseuse.

Dans son esprit, c'est très net : Coline se souvient parfaitement des éclats de verre mêlés au liquide ambré sur le

carrelage, de l'odeur écœurante qui recouvrait tout et s'insinuait dans sa gorge, de l'impression que le ciel venait de lui tomber sur la tête et, en fond, de la mine défaite de Jessica. Attirée aussi bien par le bruit de l'impact que par le silence qui l'avait suivi, Patricia avait déboulé dans la salle de bain sans prendre garde à la flaque dans laquelle pataugeaient des débris transparents et un cul de bouteille tranchant. Elle avait prononcé un juron avant de lever les yeux vers ses filles, la bouche frémissante de colère. Elle était passée de l'une à l'autre avant de s'attarder davantage sur la fillette encore debout, grelottante de froid et de peur.

Pour la forme, elle avait vociféré, l'index pointé vers le désastre au sol :

— Laquelle de vous deux a fait ça ?

Silence craintif des deux enfants.

— Qui ? avait-elle répété, de plus en plus furieuse.

Les yeux de la mère scrutaient à présent la fillette terrifiée qui n'osait plus lever la tête. C'est alors que la voix fluette de Jessica avait lancé un timide :

— C'est Coline...

— Coline, est-ce que c'est vrai ?

— Oui, mais c'est Jessica qui m'a dit de...

— Peu importe ! l'avait coupée Patricia. Est-ce que c'est toi qui as cassé mon parfum, oui ou non ?

Coline avait décoché une œillade suppliante à sa sœur avant d'acquiescer d'un hochement de tête contrit.

Patricia s'était alors emparée du bras de sa fille, l'avait arrachée de la baignoire, indifférente aux plaintes de celle-ci dont les pieds nus glissaient sur le carrelage et manquaient d'être laminés par les bouts de verre. Elle l'avait jetée dans sa chambre en aboyant :

— Tu t’habilles et tu te dépêches de descendre manger. Dès que tu auras terminé, tu retourneras dans ta chambre, je ne veux plus te voir !

Elle s’apprêtait à refermer la porte sur l’enfant en larmes quand elle avait ajouté :

— Et pas de feu d’artifice pour toi ce soir ! Ça t’apprendra !

Thierry avait eu beau argumenter en faveur de sa fille, Patricia n’en avait pas démordu. Il fallait marquer le coup.

Et c’était gagné : entre la séparation d’avec sa sœur qu’elle n’avait jamais quittée depuis sa naissance et la sensation d’avoir été trahie par elle, Coline est inconsolable.

— Laisse-moi y aller, maman, supplie une énième fois Jessica, haussant le ton pour se faire entendre malgré les déflagrations de lumière vive, malgré les flèches brillantes et sifflantes qui s’envolent juste en dessous des nuages. On s’en fiche, de ce lacet !

Mais la mère n’en démord pas, elle s’agenouille en moins de temps qu’il n’en faut pour le dire, maintient avec fermeté le pied de la petite et reforme deux boucles parfaites sur la languette de la basket qui fut autrefois blanche. Elle s’est à peine relevée que Jessica part en trombe sans se retourner.

— Tu vas chercher un collier et tu reviens immédiatement ! s’exclame-t-elle sans trop savoir si ses paroles atteindront les oreilles de l’enfant surexcitée.

Madame Langlois en profite pour lui souhaiter une bonne soirée et s’éloigne, pressée d’aller rejoindre un groupe d’amis à quelques pas de là, installés confortablement sur un des rares bancs métalliques présents sur le chemin en bordure de l’étang.

La musique démarre, impatiente d'accompagner le spectacle pyrotechnique, et un air d'une symphonie classique archiconnue que Patricia serait bien en peine d'identifier emplît les haut-parleurs installés pour l'occasion. Les pétards continuent d'éclater, formant de jolies gerbes jaunes et orangées dans le ciel noir d'encre. Les étincelles lumineuses retombent avec grâce, se reflétant dans l'eau aussi lisse qu'un miroir.

Patricia s'impatiente : Jessica n'est pas encore revenue. Pourtant le jeune homme au haut-de-forme n'est plus entouré de gamins, elle le voit bien de là où elle est postée : il est adossé à un arbre, les bras croisés et les yeux en l'air, prêt à profiter du spectacle.

La mère regarde autour d'elle, où est-ce qu'elle est encore allée se fourrer, ce n'est pas possible, elle n'avait qu'une dizaine de mètres à parcourir ! Exaspérée, elle se fraye un chemin parmi les groupes venus assister au feu d'artifice, ils ont tous la tête levée vers le ciel et applaudissent joyeusement à chaque explosion de lumière. Patricia appelle, « Jessica ! Jessica ! », mais dans le vacarme du spectacle et de la musique, elle se doute bien que les pauvres décibels qui sortent de sa bouche n'ont aucune chance. Autour d'elle, elle cherche la petite silhouette de sa fille, elle cherche la robe rose fuchsia, le gilet gris noué autour de la taille, les baskets claires, les boucles blondes parfaites. Elle tend l'oreille au cas où sa petite l'appellerait, la hélerait, égarée parmi les silhouettes toutes identiques dans la pénombre étouffante. Elle tourne sur elle-même tout en cheminant en direction du barbu au haut-de-forme, prête à repérer le visage espiègle de Jessica et son sourire malicieux auquel il manque deux incisives, prête à la houspiller pour ne pas être revenue immédiatement après avoir récupéré un collier, pour avoir

désobéi et manqué le début du spectacle. Ce n'est que lorsqu'elle parvient à la hauteur de l'homme habillé en blanc qu'elle sent l'anxiété poindre au creux de son ventre. Elle interroge avec brusquerie le garçon perplexe, vous avez vu ma fille, elle a six ans, c'est une petite blonde aux cheveux bouclés ? Elle mime des mains les mèches de sa fille qui arrivent au menton, tandis que lui secoue la tête d'un air à peine désolé, il ne se souvient pas, il n'a même pas observé les visages des dizaines de mômes qui sont venus lui arracher des mains les colliers luminescents. Il hausse les épaules, reporte son regard sur les gerbes vertes et bleues qui viennent zébrer le ciel paisible, et Patricia fait demi-tour. À coup sûr, Jessica est retournée là où elles étaient, elles se seront croisées, se seront *manquées*.

Tout en marchant, tout en bousculant les badauds sur son chemin, la mère appelle sa fille, elle crie son prénom sans se soucier des murmures désapprobateurs des spectateurs dérangés pendant leur divertissement, elle crie « Jessica ! » encore et encore, et l'agacement se transforme sournoisement en crainte, elle hurle « Jessica ! », pousse les gens qui l'empêchent d'avancer, qui l'empêchent de voir, elle s'énerve, vous ne pourriez pas m'aider, je cherche ma fille ! Elle vocifère, croise le regard de madame Langlois qui comprend aussitôt ce qui est en train de se passer, et la crainte se mue brutalement, implacablement, en panique, sans même s'arrêter au stade de la peur, ça fait une dizaine de minutes déjà, où est-ce qu'elle peut bien être, pourquoi personne ne la trouve ?

L'institutrice la rejoint et lorsqu'elle pose sa main sur l'avant-bras de Patricia, cette dernière sursaute comme si elle venait de recevoir une décharge électrique.

— Je ne trouve pas Jessica... murmure-t-elle d'une voix sourde, vaincue par les explosions des pétards et par les cris de joie des spectateurs qui se contrefichent de sa gamine égarée.

Madame Langlois alerte ses amis, et, peu à peu, l'information se répand dans la foule. De part et d'autre, on commence à chercher Jessica, on délaisse à contrecœur le spectacle tant attendu dans cette petite ville où il ne se passe jamais grand-chose. On appelle, « Jessica ! », certains que la fillette va réapparaître très vite et qu'on pourra reprocher à la mère d'avoir paniqué trop vite, d'avoir gâché la soirée d'été, faut pas perdre les pédales comme ça, madame, vous voyez bien qu'il ne lui est rien arrivé, à votre même !

Patricia retourne à grandes enjambées vers le barbu qui distribuait les colliers fluorescents, il est toujours stationné devant son arbre, les bras ballants alors qu'autour de lui, tout le monde ou presque s'active. Elle lui repose les mêmes questions, ma fille, vous l'avez vue, vous lui avez donné un collier ? Et lui ne sait toujours pas, il n'en a aucune idée alors elle le saisit par les épaules, le secoue comme un prunier, espérant que les réponses dégringolent enfin, elle le secoue et rien ne sort hormis un pitoyable « Je suis désolé... »

Dans le ciel si opaque qu'il en devient asphyxiant, le bouquet final éclate déjà, il dure une éternité pour Patricia qui cherche son bébé, qui parcourt la foule avec l'énergie du désespoir. La voix nasillarde de James Blunt vient accompagner le déferlement de couleurs, susurrant le tube *You're beautiful* qu'on entend partout, jusqu'à l'écœurement, depuis ce début d'année 2004. Patricia ne jette pas le moindre regard vers les nuages, mais chaque explosion la fait vaciller,

lui donne l'impression d'être fusillée sur place, c'est comme si ça pétait dans son crâne, ça l'empêche de réfléchir et de déterminer quoi faire, elle est où ma gamine, elle est où ?